L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 NOVEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Dennis,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 NOVEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif—Tous les droits, titres et intérêts du Chalmette Athletic Club au de nommé dans du bail du local situé dans l'îlot borné par les rues Nord Peters, Chartres, La Manche et Adams.

L'Angleterre et l'Italie.

UN ARTICLE DU "JOURNAL DES DEBATS".

M. Crispi disait, récemment, à Florence, que l'intimité entre l'Italie et l'Angleterre était plus cordiale que jamais. Cela est heureux, car, s'il en était autrement, les rapports des deux pays pourraient se trouver refroidis par l'issue finale et la rupture des négociations de Napies. Les négociateurs anglais qui, en effet, quitté cette ville, après avoir vainement essayé de s'entendre avec les Italiens. Ce dénouement a produit quelque surprise; on croyait généralement au succès des pourparlers engagés; l'Angleterre, après s'être mise d'accord avec l'Allemagne et la France pour la délimitation de leurs sphères d'influence réciproque, ne semblait pas devoir rencontrer plus de difficultés avec l'Italie. Malheureusement, celle-ci voulait Kassala, et l'Angleterre s'est refusé à l'accorder. Les bons arguments ne manquaient pourtant pas à M. Crispi et à ses agents. Kassala est le complément presque nécessaire des possessions italiennes dans la mer Rouge, et leur débouché naturel du côté du Nil. Bien, comme Massaoua l'est du côté de la mer. Après les encouragements que l'Italie a rencontrés à Londres lorsqu'elle s'est aventurée dans ses expéditions africaines, elle était peut être en droit d'attendre un peu plus de bonne volonté de la part de sa puissante voisine. La déception a été vive, et elle devait l'être.

On connaît aujourd'hui les motifs invoqués par l'Angleterre pour repousser les vœux sionis qu'on lui demandait. Kassala appartient à l'Egypte; l'Angleterre a déclaré ne pas pouvoir donner ce qui n'était pas à elle. Le choix même des négociateurs indiquait, dès l'origine, la couleur égyptienne dont elle entendaient couvrir cette affaire, puisqu'à côté de lord Dufferin figurait sir Evelyn Baring, et sir Francis Grenfell; comment les intérêts de l'Egypte auraient ils pu être oubliés ou sacrifiés par ces deux derniers? Tout ce qu'a pu obtenir l'Italie, c'est la faculté d'occuper le territoire d'Kassala de Ras Kerp jusqu'à Kassala, mais en ne touchant pas à cette ville. Sur l'insistance de ses négociateurs, une dernière proposition lui a été faite; on consentait à ce qu'elle occupât Kassala si les circonstances militaires l'exigeaient, mais à la condition de la restituer à l'Egypte lorsque la tranquillité y aurait été rétablie et que les forces égyptiennes suffiraient à l'y maintenir. L'Italie n'a pas accepté cette condition; personne n'en sera surpris; il n'est pas dans dans habitudes de tirer les marrons du feu pour les autres, surtout lorsque le danger de s'y brûler les doigts est aussi menaçant que dans les régions où opèrent les bandes du Mahdi. Rétablir l'ordre à grands frais, avec d'énormes sacrifices, en ne tirant d'un tiers que pouvait guère tenter l'esprit pratique du gouvernement italien. Mais l'Angleterre est restée inflexible; elle ne pouvait pas abandonner une parcelle du territoire égyptien! Sans doute les négociateurs italiens n'ont pas été embarrassés pour répondre. L'Angleterre, dans ses arrangements récents avec l'Allemagne, ne s'est elle pas soupiré, précisément au Soudan, de vastes territoires égyptiens? Dans des arrangements antérieurs, n'a-t-elle pas accordé à la France sur la côte Somali, ne s'est elle pas attribué Zeilah, qui était incontestablement une ville khédiviale? Nous n'avons jamais entendu dire qu'elle ait occupé le Haut Soudan ou Zeilah à titre précaire, et qu'il soit dans ses intentions ultérieures de les rendre au Khédive lorsque celui ci pourra s'en charger. C'est seulement en ce qui concerne le reste de l'Egypte que l'Angleterre a pris des engagements de ce genre; encore ne sont ils très elle pas très pressés de les tenir; quant à ces parties éloignées, détachées de l'Egypte, qu'on appelle le Haut Soudan et Zeilah, elle n'a ni montré les mêmes scrupules, ni fait les mêmes promesses. Voilà ressemblé bienment ce que les négociateurs italiens ont objecté aux négociateurs anglais; mais ils ont pu s'apercevoir que, pour avoir raison, il ne suffit pas de bien augmenter, et que ce qui est permis aux uns, ou du moins ce qu'ils se permettent, ne devient pas le même du monde au droit que les autres puissent invoquer.

La vérité est que leur établissement à Kassala surait introduit les Italiens dans le Soudan, et que l'Angleterre, ayant jeté son propre dévolu sur ces contrées, ne veut y admettre personne après d'elle. Tant que les Italiens resteront dans les montagnes de l'Abyssinie, l'Angleterre n'y mettra aucun obstacle, au contraire, et s'en trouvera gloire et satisfaction à ronger ce morceau fort coriace; elle en sera grâcieusement enchantée; mais, s'ils veulent s'étendre plus loin à l'Ouest, le cas sera tout différent. Le prétexte de la souveraineté égyptienne à respecter protégera aussitôt les intérêts britanniques et les convrira d'un non possumus sec et ferme. Quant à nous, nous n'avons pas à prendre parti: nous aurions vu toutefois très volontiers les Italiens développer leurs possessions sur ce point de l'Afrique. Plus ils y aura de puissances européennes dans la mer Rouge, et plus nos intérêts y seront équilibrés, plus la liberté de tous y trouvera de garties. Il est probable que si l'Angleterre n'a pas voulu laisser l'Italie s'établir à Kassala c'est qu'il le a elle même des projets de ce côté: nous aurons autant aimé y voir l'Italie.

Gaston sollicite la main de Mlle Athénaïs de Saint Grumeau.

—Non, fait remarquer le père de la jeune fille, mais Athénaïs a un million et vous n'avez pas le sou.

—C'est vrai, immue Gaston, mais si vous me donnez votre fille, votre objection ne tient pas debout.

Après les grandes manœuvres il y a une soirée chez le général commandant. Ce dernier présente les officiers à sa femme.

—Ma chère, permets moi de te présenter le lieutenant Calinaux.

Calinaux embarrassé.—Madame, si jeune et déjà..... généralé!

Pensée d'un penseur:

Il y a plusieurs sortes de loupes: la loupe ou excroissance de chair, la loupe en verre grossissant, la chaloupe et la Gandeloupe.

Prière de ne pas confondre.

Deux belles mères causent de leurs gendres respectifs.

—Et le vôtre?

—Charmant. Il me donne des noms d'oiseau.

—Vous avez de la veine!

—Ce matin encore, il m'appelait "Vieux perroquet"!

Les enfants terribles:

—Mon petit garçon, as-tu remis ma carte de visite à ton papa?

—Oui, monsieur.

—Et qu'est ce qu'il a dit?

—Bêté, après un instant d'hésitation!

—Je ne peux pas répéter ce qu'il a dit, parce que maman m'a défendu de jurer!

Au cercle, Gontran cause avec un père de famille.

—Mon Dieu! fait celui-ci, j'ai deux filles. La première a cinquante mille francs de dot; la seconde, cent mille.

—La première, sans doute?

—Non, c'est parce qu'elle louche!

FEUILLETON.

LA

DUCHESSE CLAUDE.

—PAR—

RENE DE PONT-JEST.

(Suite.)

Le misérable, que Guerrard avait envie d'étrangler plutôt que de le soulager, ne put en dire davantage. Ses lèvres s'agitèrent quelques secondes encore, mais aucun émettre aucun son, et tout à coup, il rendit le dernier soupir, en emportant son redoutable secret.

C'était le mari de Claude lui-même qui, par un meurtre, non pas seulement excusable, mais des plus légitimes, venait d'assurer le repos de l'adorable femme qu'il délaissait, en sauvant de la honte la mémoire de sa mère.

Il y avait là plus que le hasard. Dieu n'était il pas au fond de ces choses? pensait Guerrard, pendant que le duc reconnaissait, dans le pli que le brigadier du poste avait trouvé sur Schumann, l'enveloppe qu'il l'avait vu prendre quelques minutes auparavant dans la chambre à coucher de Léa, enveloppe qui contenait un plan de l'enceinte fortifiée de Paris et de ses forts, avec des notes très exactes sur les armements et les ressources des assiégés.

C'était à mi-chemin de la porte de Vauves que la Morton s'était aperçue qu'elle avait oublié ce document précieux; et elle avait envoyé le pseudo-Alsacien pour le chercher, ne se doutant guère qu'elle l'envoyait à la mort.

Quand M. de Blangy-Portal eut donné son nom et son adresse au brigadier du poste Monceau, afin qu'on pût le prévenir lorsque la justice militaire aurait besoin de l'interroger, il s'éloigna au bras de Guerrard, qui ne voulait pas le laisser seul, car il prévoyait qu'à l'émoi que de son ami, un profond affaissement ne tarderait pas à succéder.

De plus, tout ce qu'il savait de la passion du duc pour Léa ne lui permettait pas d'espérer qu'il se consolerait de son départ, et que, malgré le remords qui, épouvanté du rôle qu'elle lui avait fait jouer, il l'oublierait de suite.

Aussi le docteur s'installa-t-il en quel que sorte rue de Lille, où Robert parut prendre le dessus assez rapidement, surtout lorsqu'il eut fini avec la justice militaire, dont l'enquête a proposé la mort de Schumann se termina tout à la louange de son meurtrier.

C'est ce nom que portait l'acte de décès de Durest. Le passé était donc enterré avec lui.

Malheureusement, quand une quinzaine de jours se furent écoulés, les soirées devenaient plus fréquentes, la saison plus rude, les privations plus grandes, et, par conséquent, les blessés et les malades plus nombreux. Guerrard dut laisser seul à son ami M. de Blangy-Portal à lui-même; et alors, seul avec le souvenir passionnel qu'il conservait de Léa, frappé au cœur par son abandon et dans son bonneur par sa complicité d'espionnage, si involontaire qu'elle eût été, le malheureux se laissa envahir par les regrets et les remords.

Dès ce moment, se disant que sa vie était sans but, il fut prêt d'une exaltation folle et, ne se contentant plus de faire bravement son métier de soldat, il se lança, tête baissée, dans la lutte, peut-être par désespoir seul, mais peut-être aussi pour se réhabiliter à ses propres yeux, en tombant, si le sort le voulait, sur les champs de bataille.

Lorsqu'il se trouvait seul avec le duc, Paul tentait vainement de le calmer.

—Eh! pourquoi veux tu que je désire vivre? répondait Robert. J'ai souillé le nom de ma race dans la plus abominable des complicités. Je ne tiens à rien, rien au monde, et je n'ai plus le moyen! Tout le crédit d'Isale Blumer lui même ne pourrait me tirer d'affaire aujourd'hui. J'ai d'ailleurs tenté vainement d'avoirs recours à lui. Il m'a fièrement répondu: "Monsieur le duc, aux jours où je vous prêtais de l'argent ont succédé des jours qui interdisent à un bon Français de songer à augmenter sa fortune. De plus, tout comme moi, vous pouvez être tué devant l'ennemi. Ce n'est donc pas le moment de faire de vous un débiteur. Après la guerre, nous verrons!"

—Ah! n'avais je pas raison de trouver absurdes autant qu'injustes tes préjugés à l'égard des Israélites?

—Soit, mais en attendant tu vois bien que je ne suis bon qu'à me faire casser la tête! Seulement je veux que la fin de mon existence, si bêtement gaspillée, serve à quelque chose. Je ne veux même aller qu'après avoir abattu le plus grand nombre possible de barons de Grolfen. Et comme ils ne sont pas ici, je vais les chercher dehors, voilà tout!

M. de Blangy-Portal, en effet, était de toutes les sorties, que son bataillon fit ou ne fit pas partie des troupes engagées.

C'est ainsi que, successivement, il prit part, le 22 décembre, à l'affaire de la Ville-Evrard où le général Blaise tomba mortellement frappé; le 27, au combat du plateau d'Avron; le 2 janvier, à la vigoureuse attaque sur la ligne de Strasbourg; le 17, à la bataille de Bondy, pendant laquelle le fils de l'amiral Saint-Jean fut tué dans le fort de Montrouge, et que, le 19 du même mois, il était au premier rang de sa compagnie, lorsqu'elle s'élança à l'assaut de la redoute de Montretout.

L'action avait bien débuté, la garde nationale s'était admirablement conduite, et la journée semblait devoir être bonne, quand, vers quatre heures, mis en péril par les batteries allemandes établies à Rueil, le général Ducrot dut ordonner du retour offensif de l'ennemi.

La nuit arrivait, le brouillard était intense et le terrain à ce point défoncé qu'il était très impossible d'y amener une artillerie de fort calibre et suffisante.

Cependant nos troupes se retirèrent en bon ordre, mais si nous avions infligé des pertes sérieuses à nos adversaires, les mêtres étaient cruelles: le peintre Henri Regnault, le capitaine Lambert et le colonel de Rochebrune étaient parmi les morts.

Quant au duc de Blangy Portal à la recherche de qui Guerrard, fort inquiet, s'était mis aussitôt des combattants retirés, il n'apprit que fort tard dans la soirée qu'il avait été grièvement blessé et s'était fait transporter chez lui, où il avait dû arriver mourant.

Il se rendit alors bien vite rue de Lille et il y trouva Robert dans l'état le plus alarmant. Frappé d'une balle dans le ventre, il souffrait le martyre. Cependant le danger n'était pas imminent. De plus, il avait toute sa raison, car il dit au docteur, en le voyant s'approcher de son lit:

—En ce moment, on court après toi. Ça devait finir comme ça! Je n'en reviendrai pas. Ce que j'endure est atroce.

—D'abord, répondit Guerrard, tu vas me faire le plaisir de te calmer. Quand on t'aura extrait de ce trou, on peut toujours guérir. Nous verrons bien si tu n'en reviens pas!

—Tu es vraiment le meilleur des amis!

—Je préférerais être le meilleur des médecins. Je te défends de parler davantage.

Et il se mit à examiner l'horrible blessure que le duc avait reçue. Il lui suffit d'un instant pour être fixé. Elle était presque fatalement mortelle. Cette quasi-certitude lui causait une profonde douleur. Toute sa vieille amitié pour M. de Blangy Portal se réveillait aussi vive, aussi dévouée que jadis.

Le mari de Claude n'était pire le vivant, la débauché, le joueur dont il aimait la femme et dont la femme l'aimait; c'était seulement le camarade d'enfance, le blessé que l'affection et le devoir lui commandaient de sauver, et la chose était humainement possible.

Aussi, à partir de ce moment, Paul n'eut il plus d'autre tâche, et le duc, qui avait le sentiment de ses inquiétudes et voyait ses efforts, mais ne s'illusionnait pas sur son état, il le disait même, l'en remerçiait à chaque instant par un mot ou une pression de main.

L'extraction du projectile ne pouvait être tentée; M. de Blangy-Portal n'avait quelque chance d'échapper à une mort rapide que si le péritonite qui était à craindre ne survenait pas.

Une dizaine de jours s'écoulèrent durant lesquels on pas espérer qu'il en serait ainsi. puis, un matin, la complication redoutée se trahit par une fièvre ardente et des vomissements répétés, et le docteur comprit que le duc était irrémédiablement perdu. Ce n'était plus qu'une question d'heures peut être!

Pendant ce temps-là, il se passait des événements tout moyenne, mais que Guerrard, entièrement à son ami, connaissait à peine.

Il savait bien que des négociations étaient entamées entre Jules Favre et M. de Bismarck en vue d'une suspension des hostilités, mais il n'en fut pas moins surpris en apprenant, le 29 janvier au matin, qu'un armistice était signé et que, l'article 10 des conventions conclues entre les deux ministres autorisait les personnes munies de permis réguliers à sortir de Paris et à y entrer.

Paul aussitôt, dans la noblesse de son cœur, ne songea plus qu'à une seule chose, à faire savoir à la duchesse de Blangy-Portal la situation de son mari, afin qu'en épouse toujours soumise à ses devoirs, elle pût venir l'entourer de soins, dût-elle même le sauver, ou tout au moins lui pardonner le passé et lui fermer les yeux, s'il succombait.

Seulement, où était la duchesse? Aurait-elle le temps d'arriver? Avait elle fui Verneuil pour se réfugier en Normandie, en Bretagne ou à l'étranger?

Afin d'être d'abord fixé sur le premier de ces points, se réservant d'agir ensuite en conséquence, il expédia, dès que ce fut possible, le vieux Germain à Mantes; et quelles ne furent pas sa surprise et sa joie, lorsque, le soir même, le 2 février, de la fenêtre dont il s'était approché pour voir devant quelle voiture la grande porte de l'hôtel venait de s'ouvrir, il reconnut Claude qui sautait légèrement à terre pour gravir le perron.

Il s'élança à sa rencontre.

Car Mme de Blangy-Portal était restée à Verneuil. Après la dernière visite de Guerrard, elle n'avait pas eu le courage de s'éloigner; il lui avait semblé qu'il y aurait une sorte de lâcheté de sa part à mettre une plus grande distance entre elle et celui qui possédait toute sa tendresse; et, plus tard, lorsqu'elle avait craint le danger, surtout pour sa fille et Mme Ronsard, la fuite était devenue impossible.

Le 23 septembre, la brigade Bredow du 4e corps d'armée avait occupé Mantes une première fois et intercepté les communications, et, le 29, le 1er corps bavarois s'était répandu dans le pays, en brûlant et massacrant tout devant lui jusqu'au moment où la résistance eut cessé.

La duchesse alors s'était enfermée dans sa villa, et si, pendant quatre longs mois, son âme avait subi toutes les tortures patriotiques et son cœur toutes les angoisses de l'amante; si elle avait beaucoup pleuré et prié pour la France envahie, pour Paul et même parfois aussi pour l'époux dont elle avait tant à se plaindre, elle n'avait pas souffert, épouvanté du rôle qu'elle lui avait fait jouer, il l'oublierait de suite.

Laure était allée en courant éveiller la concierge, et bientôt, le même cri sinistre retentit dans la cour de la maison endormie, mêlé aux lamentations éperdues de la portière et de son mari.

Aussitôt, comme une traînée de poudre, il se répandit d'étage en étage, de logement en logement; les premiers éveillés allant frapper comme des fous à la porte de leurs voisins.

Et tous, hommes, femmes, enfants, encore tout engourdis de sommeil, à peine vêtus, descendirent en se bousculant dans la cour, où les gens du quartier arrivaient de tous les côtés.

Alors doucement, du hangar, où les les voitures à bras l'avaient dissimulée jusque-là, on vit sortir une ombre singulièrement souple, svelte et élégante.

La lune qui commençait à se lever et éclairait vaguement la cour, permit de distinguer en même temps une jeune femme vêtue d'un waterproof, plus élégant que ne le sont d'habitude ceux des ouvrières du quartier Saint-Maur, et la tête couverte d'une pointe de dentelles noires.

Mais, comme elle était la seule n'étant pas nu-tête, elle enleva vivement son fichu qui, du reste, n'abritait point ses traits, et, semblable à une couleuvre, elle se glissa dans les groupes, où l'on ne discutait pas encore, ahuri, ainsi que tout le monde l'était, par ce sinistre troublant, épouvantable, terrifiant qui s'appelle un incendie!...

Peu à peu on entendit quelques mots:

—C'est le magasin d'épicerie de la mère Foulon qui flambe!....

—Les pompiers y sont-ils?

—Pas encore, on vient à peine de s'en apercevoir.

—Il y a du pétrole!

—Pour sûr.

—Alors le quartier va sauter!....

—Ah! mon Dieu! nous sommes tous perdus!....

Laure-Roselin, comme une folle avait monté quatre à quatre l'escalier qui conduisait au petit logement que son mari et elle occupaient au troisième étage, sur la cour.

Mais cette cour était immense, et à moins que l'incendie ne prît des proportions que l'on ne devait même pas redouter, pour l'instant; comme l'avait dit Roselin, le deuxième corps de logis ne risquait rien.

Néanmoins, avant de se mêler aux groupes de travailleurs, avant de les aider, de faire la chaîne ou autre chose, elle voulait voir son fils, l'embrasser, s'assurer par elle-même que son malheur ne lui était arrivé, que nul danger ne le menaçait.

Dans son petit lit de fer, il pleurait à poings fermés; sa jolie tête, brune et mate comme celle de son père, s'appuyait sur son bras replié; ses lèvres roses, humides et entr'ouvertes, laissaient voir ses dents blanches, serrées, semblables à celles d'un jeune chien; sa poitrine se soulevait doucement, profondément.

—Il dort! se dit petit! murmura la jeune femme très émue, les yeux dilatés par une extraordinaire tendresse maternelle.

Elle approcha son visage de celui de son fils.

Sous la chaleur douce de ses baisers, l'enfant soupirait, et instinctivement murmurait, mais sans ouvrir les yeux:

—Maman!

Puis se retournant du côté du mur, il reprit son paisible et tranquille sommeil, à peine interrompu.

—Bien, dit Laure; toutes mes inquiétudes sont parties. A présent, je vais aller aider en bas. Le bien que l'on fait porte bonheur à ceux que nous aimons.

Elle ferma soigneusement la porte, et descendit en courant, afin de rejoindre plus tôt son mari.

La dernière voiture de fer avait réussi aux efforts des cinquante travailleurs empressés et intelligents.

On se concerta.

On avait frappé à tour de bras également à la porte du logement de Mme Poulon, dont on avait gagné la cour, et à une fenêtre placée à côté.

Mais là, comme sur le devant, tous les appels étaient restés sans réponses.

Pendant un instant, cependant, on entendit les gémissements et les cris de la petite Marie, la fille de l'épicière.

—Au secours!.... distinguait on vaguement, d'une petite voix étouffée, déjà à moitié éteinte.

L'étrangère, à ces cris avait tressailli et insensiblement s'était rapprochée.

D'un bond, quelques hommes firent contre la porte, essayant de l'enfoncer.

Mais elle était très solide, en chêne, doublée de sapin, elle résistait, ne remuant même pas.

—Fuyez, Marie! ouvre!.... criait on du dehors.

—Je ne peux pas, répondit faiblement la petite voix.

—Mon Dieu!.. J'étouffe!.. J'étouffe...

—Et ta mère? où est elle?

Un cri plus aigu retentit, bientôt suivi de la chute d'un corps.

—C'est anguilles!.....Car jamais la mère Foulon ne reçoit personne.

Puis passant à un autre ordre d'idées

—Et Maurice dormait-il bien quand tu es parti? demanda Laure.

—Comme un ange qu'il est. C'est un bon et bon petit, que nous avons là, sais tu, mignonne?

—Oh! bien sûr! répondit la jeune femme avec un accent de profonde conviction. Mais aussi, vois tu, Roselin, quand je pense à ta bonté, à ta sensibilité de nous établir plus tard, d'exploiter cette merveilleuse machine que tu as inventée et peut être avec elle de gagner une fortune à notre fils, je ne sens plus ni peine ni fatigue, le bol seul reste devant mes yeux.

—Je pense comme toi, ma chère femme. Cependant il y a une chose qui domine tout pour moi: ta santé. Tu es encore mal remise de cette longue et cruelle maladie.....

—Oh! je suis guérie!..

—Ne pouse donc pas à l'argent. Dieu garde! avec ta santé il reviendra. Ce que j'ai de plus cher au monde, c'est toi, mon bon ange, et mon trésor sans prix!

—Mon cher mari! fit elle émue; que tu le sois!.. Va, je te le rends, cette santé solide; pour sûr, elle entamera la porte.

On la fit passer au Provençal, tandis qu'un serrurier le la rue Saint-Maur, armé d'une lourde barre de fer opérait une pesée sur le contrevent de la lenêtre, et quelques autres perçaient à l'aide de bâches, tapaient sur le haut de la porte, dont Roselin démolissait le bas.

La maison finissait comme un poêle trop bourré qui menace d'éclater.

Une insoutenable odeur, nauséabonde et âcre, montait, envahissait la cour, la rue, le quartier.

Au loin, on entendait la corne des premiers pompiers qui arrivaient du poste le plus proche.

Le porte qui brûlait en dedans finit par céder au bout de quelques minutes.

La flamme aussitôt sortit au dehors, avec le bruit d'une tempête qui subitement se déchaîne, brûlant, aveuglant, asphyxiant tous ceux qui étaient là.

Néanmoins, le premier moment de stupeur passé, ces braves gens revinrent au danger, et deux ou trois, bravement se précipitèrent dans la fournaise, entrant, au péril de leur vie, dans ce rez de chaussée qui n'était qu'un vaste brasier, avec ses matières explosibles, second danger encore plus grand que l'autre.

Roselin fut le premier.

Mais presque aussitôt, il dut ressortir, suffoqué.

—J'étouffe, balbutia-t-il à haletant.

Il aspira longuement l'air frais, et comme si la simple sensation du dehors lui eût redonné des forces, bravement, il se jeta au milieu du feu.

—Sauve l'enfant! lui cria Laure.

Deux minutes, deux siècles s'écoulèrent.

Les pompiers étaient arrivés, et avec leur courage ordinaire, une hache à la main, ils s'étaient précipités sur les traces de Roselin, au milieu de la fournaise.

Enfin, le Provençal reparut, la barbe et les cheveux grillés, les vêtements noircis, suffoquant, étouffé, pantelant, mais tenant dans ses bras un petit paquet blanc, informe et immobile.

Trente mains se tendirent, pendant que quelques voix criaient:

—Bravo Roselin!.... Bravo camarade!.....

Mais lui, ayant, du premier coup d'œil, aperçu sa femme lui remit l'enfant, et se contenta de dire:

—Ah! fouasse!.... Mille couquins de sort! Si l'enfer est aussi chaud que ça, mes enfants, faut faire en sorte de ne pas s'y faire envoyer, Dieu garde!.....

Laure, pendue à son cou, pleurait à sanglots, et balbutiait, éperdue:

—Ah! mon Roselin!.... Quel brave homme tu fais, tout de même!.... Et comme je suis fière de toi!.....

Debout à ses côtés, l'inconnue du bangi, plus livide qu'une morte, regardait le paquet que tenait une voisine; elle paraissait impassible, presque indifférente; seule une ride profonde partageait en deux son front superbe, tandis que ses yeux brûlés étaient impassibles et cruels.

Mais Comme [illegible] ouverture et la petite T. A. MARBY développée.

2 sept—2f

C'était une belle fillette de cinq ou six ans, que tout le monde adorait dans le quartier.

Affreusement blanche, les paupières bleuies et ses petites mains fermées, elle était toute molle, toute abandonnée. Pas un soupir ne sortait de ses lèvres violacées, sa tête s'en allait inconsciente et flasque, vacillant au moindre mouvement du cou qui la tenaient.

—Elle est morte! s'exclama-t'on en pleurant.

Quelques femmes s'approchèrent, écoutèrent au bord de ses lèvres, cherchant à saisir un souffle:

Rien.

—Oui, elle est morte! répéta-t-on de tous les côtés.

A cet instant, l'étrangère parut respirer plus à l'aise, tandis que l'arc redentable de ses sourcils violemment rapprochés, se détendait légèrement.

II

LA POURSUITE.

Un bruit tout à tout à coup circula dans la foule.

—Il était environ deux heures, lorsqu'une ouvrière malade, demeurant au deuxième étage, en face, et ne dormant pas, avait vu une femme sortir comme une voleuse du logement de Clémence Foulon, par la porte donnant sur la cour.

Une grande lueur l'éclairait par derrière.

L'ouvrière ne s'était pas rendue compte de cette lumière intense; à présent elle comprenait que ces flammes provenaient certainement de l'incendie que cette inconnue venait d'allumer.

L'ouvrière affirmait, de plus, qu'elle reconnaîtrait cette femme-là, si elle la revoyait.

Le mot, chuchotée, colportée, dite de groupe en groupe, l'étrangère placée à côté de Laure laquelle tenait encore la petite Marie, tressaillit des pieds à la tête, tandis qu'un involontaire tremblement la prenait.

Instinctivement, elle tira un mouchoir de sa poche, elle le porta à son visage, soit pour le cacher, soit pour essuyer quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

En même temps, un petit bruit sec, comme celui d'un objet lourd tombant à terre, se fit entendre.

L'inconnue ne le remarqua point, déjà elle s'enfuyait dans la foule fort compacte, assez occupée pour ne pas la remarquer, et gagnait insensiblement la rue.

Mais un jeune homme, un peintre en bâtiments, nommé Marcel Barrère, qui depuis un instant l'observait, frappé sans doute de sa souveraine beauté, s'était laissé.

Quand il se releva il tenait dans sa main droite un objet froid, lourd, souple et brillant.

A la lueur de l'incendie il regarda ce qu'il avait, et reconnut une petite bourse en or, dont les mailles fines et flexibles ressemblaient au tissu d'une cotte de mailles.

Elle était à peu près pleine de louis.

C'est singulier, pensa-t-il, qui donc est cette femme?

Cet instant celle ci atteignait la porte du dehors.

Sans bruit, Barrère se faufila à son tour à travers les groupes, cherchant à rejoindre celle qui s'éloignait.

Arrivé dans la rue, il la vit, loin déjà, sous ces lanterns.

Mince, un grand gaillard, admirablement proportionné, sa démarche était aussi rapide qu'élégante.

Elle gagnait sur lui.

Il presse le pas, mais ne diminue point la distance qui les sépare.

—Elle se lasera, pensa-t-il. Je la rattraperai sur la place de la République.

Il se trompait, elle ne la prit pas.

Arrivée en effet presqu'en bout du faubourg du Temple, elle entra dans la rue du Entrepôt, où elle disparut.

Marcel étant assez loin derrière ne pouvait plus la suivre des yeux.

Demeure t elle là? se dit-il, et vais-je perdre sa trace?

Cette inconnue, il pressentait un mystère.

Elle était belle, incontestablement belle; mais sa beauté tragique, cruelle, terrible, impressionnait le jeune homme, le poussait presque inconsciemment à chercher le voile dont elle s'entourait.

Il alla ses coudes à son corps, et marchait son haleine, il se mit à courir.

Comme il arrivait à l'entrée de la rue de l'Entrepôt, il vit l'inconnue qui tournait dans la rue de la Douane.

—Elle va gagner le boulevard Magenta, se dit il, puis elle traversera probablement le boulevard Saint Martin et de là se perdra dans les vieux quartier Turbigo et des Halles. Alors il faudra renoncer.

Il redoubla de vitesse.

En effet, comme il débouchait sur le boulevard Magenta, elle arrivait sur le trottoir opposé, elle n'avait plus qu'une très faible avance.

Il la reconnaît, on entendant sur ses pas cette course effrénée, elle tourna la tête.

—Madame! cria le peintre. Madame, arrêtez-moi.

L'inconnue, au lieu de lui obéir, parut prise d'une indicible terreur, et à son tour elle se mit à courir sur le boulevard Saint-Martin.

Barrère ne se décourages pas.

Il était maintenant à portée de sa voix.

—Sur mon âme, cria-t-il, si vous ne vous arrêtez pas, je crie à l'assassin!...

Et je vais appeler le premier sergent de ville que je rencontre.

Cette menace pouvait se réaliser.

Même la nuit, il y a toujours des sergents de ville sur les boulevards.

Comme si cette parole eût possédé les pouvoirs de la foudre, la fugitive demeura droite, immobile, clouée au sol.

Sa tête, de nouveau, était enveloppée de la mantille de dentelles noires.

Aux premières lueurs du jour blafard qui laissait, on pouvait la voir blanche comme une résignée, ses admirables yeux noirs plus durs, plus implacables que jamais.

—Mais enfin, dit elle brusquement, que me voulez-vous?

—Pourquoi me poursuivez vous?

Et elle se remit à marcher très rapidement vers le centre de Paris escortée maintenant du jeune homme.

—Pour vous remettre un objet que vous avez perdu, madame, dans la cour de la rue du Entrepôt, rue de la Fontaine-au-Roi, répondit le peintre.

—Moi, dit elle en tressaillant affreusement, je n'ai rien perdu.

Marcel tata la bourse en or de sa poche.

—Et ceci? demanda-t-il.

Elle ne broncha pas.

—Ce n'est pas à moi, dit-elle catégoriquement.

—Allons donc, je l'ai entendu tomber de votre poche.

—Vous vous êtes trompé.

—J'en suis sûr.

—Non, cette bourse ne m'appartient pas. D'ailleurs, il y a une bonne raison pour cela.

—Laquelle?

—Une ouvrière comme moi, une malheureuse sans le sou ou à peu près, ne possède pas une bourse semblable, et aussi ce qu'elle contient.

—Vous êtes ouvrière, vous?....

—Certainement. Que trouves-vous d'étonnant à cela?....

—Tout. Votre tournure, votre démarche, votre toilette ne sont pas celles d'une personne de cette catégorie.

—Votre tournure et la démarche peuvent être les mêmes dans toutes les conditions; quant à la toilette, parlons-en; une robe de cachemire noir, faite par moi, à 1 fr. 95 le mètre; et un water-payé 11 francs au Temple!

Marcel, un peu démonté de ces réponses qui dénotaient un aplomb formidable et elles n'étaient pas l'expression de la pure vérité, demeura quelques secondes sans parler.

—Vous n'êtes cependant pas du quartier? l'interroges-t-il encore, mais plus timide.

—Pourquoi?

—Et peut-on vous demander où vous demeurez?

—Rien ne s'y oppose.

—Alors!....

—Rue Oberkampf, où je travaille avec ma mère dans les couronnes de perles.

—C'est étrange!....

—Qu'est ce qu'est étrange?

—Je ne vous y ai jamais rencontrée.

—C'est que vous n'y allez pas souvent peut être.

—Tous les jours, au contraire; mon patron y demeure.

—Alors c'est que nous ne sommes pas dans la rue aux mêmes heures.

—Sans doute, fit il pensif.

Un marchait vivement; après avoir remonté le boulevard Saint Martin, on avait pris le boulevard Sébastopol.

—Est ce que vous allez loin? demanda le peintre.

Le jeune femme tressaillit.

—Aux Halles, dit elle au bout de quelques secondes.

—Aux Halles!....A cette heure-ci?

Elle haussa les épaules.

—Vous êtes bien curieux, dit-elle. Qu'est-ce que ça peut bien vous faire où je vais?

—Peut être beaucoup.

—Ah!....

—Oui; surtout d'où vous venez. Elle s'arrêta net.

—Vous savez, dit-elle subitemedt très décidée, j'ai horreur des énigmes.

—Eh bien, si vous voulez la vérité.

—Dites.

—Je ne crois pas un mot de ce que vous m'avez raconté.

—Quoi!.....Je ne suis pas une ouvrière de la rue Oberkampf?

—Qui va aux Halles à cinq heures du matin.

—A la Vallée, oui, pour acheter des fleurs dont j'ai besoin; car on m'a commandé six couronnes, moitié fleurs, moitié perles, et pour avoir la marchandise meilleur marché, je me suis levée des patron-minette.

—Vous voulez dire que nous ne vous êtes pas couchée.

Pas longtemps, c'est vrai.

—Et, comment êtes-vous rue de la Fontaine-au-Roi?

—Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas.

—Ce serait dangereux, peut-être; prenez garde.

Sous la dentelle de sa mantille, l'inconnue lança un regard de côté à son compagnon, regard noir, dur, mauvais. Comme au hasard, elle se retourna.

Un était arrivé au coin de la rue Turbigo.

Sur le boulevard, à part une douzaine de balayeurs faisant leur pénible travail à pointe de l'aube, il n'y avait pas grand monde.

A peine quelques passants marchant vite vers les Halles, le col de leurs vêtements relevés jusqu'aux oreilles, les mains dans les poches.

Des voitures de maraîchers arrivaient avec leurs lanternes encore allumées

Pas très loin, à une petite distance, une vingtaine de mètres environ, un coupé de maître suivait au pas la large chaussée.

—Quelle heure était-il donc quand vous êtes passé devant la maison en flammes?

—Je ne sais pas, trois heures à peu près.

—Cette fois ci, vous me mentez encore.

Elle sursauta comme si un serpent l'eut mordue.

On était à la pointe Saint-Eustache.

Là, il y avait un monde fou, un encombrement de charrettes, de passants, de voitures, de marchandises, des allées et venues sans nombre.

—Qu'avez-vous? lui demanda Marcel auquel son tressaillement n'avait pas échappé.

—Ou m'a bousculée, dit-elle. Mais pourquoi prétendez-vous que j'ai menti?

—Parce que je vous ai vue dans la maison de la rue Fontaine-au Roi avant cette heure là?

—Vous!

—Oui, moi.

—Vous avez rêvé.

—Non, car je n'ai pas dormi depuis.

—Qu'est ce que c'est que cette nouvelle histoire?

En vérité, vous avez de l'imagination, fit elle avec un tire qui sonna faux.

Et elle se mit à courir, la voilà. Je suis rentré entre minuit et demi et une heure.

Comment la porte était-elle seulement poussée et pas fermée? Je ne le sais pas, mais cela m'évita de sonner. Je venais de traverser la cour, lorsque j'ai cru entendre rasser les murs et aller se se cacher sous le hangar du père Fauvel, le cartonnier.

Cette femme, oséjà une fois, peut-être; prenez garde.

Sous la dentelle de sa mantille, l'inconnue lança un regard de côté à son compagnon, regard noir, dur, mauvais.

Comme au hasard, elle se retourna.

Un était arrivé au coin de la rue Turbigo.

Sur le boulevard, à part une douzaine de balayeurs faisant leur pénible travail à pointe de l'aube, il n'y avait pas grand mon